

R

"Les cours de Sorbonne"

108

CHARLES DEDEYAN

Professeur

à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines
de Paris

RACINE :

Phèdre

n° 2

5834

(6)



CENTRE DE DOCUMENTATION UNIVERSITAIRE

5 PLACE DE LA SORBONNE . PARIS-V

6

RACINE : PHÈDRE

Ch. 1) Racine de 1674 à 1677.

La Composition de la Tragédie
ou le mystère de la conception de Phèdre.

5232

A en croire les historiens de Racine et en particulier François Mauriac, 1677 est non seulement l'année de la tragédie de Phèdre, mais aussi celle du drame intime dans l'âme du poète. Pourtant la tragédie comme le drame ont été commencés avant. La date que l'on donne n'est que celle de leur apparition éclatante. 1639 - 1677, Racine a trente-huit ans ou presque. Il est au midi de sa vie, en pleine force, en pleine lutte. On peut dire que jusqu'ici la carrière dramatique lui a été favorable. Il y a bien la cabale d'Iphigénie, la rivalité du vieux Corneille, mais qu'importe, le résultat est là : il demeure le maître de la scène, un maître presque incontesté. Il atteint l'apogée de sa jeune gloire par cette Iphigénie représentée le 18 août 1674 à Versailles, parmi "les divertissements donnés par le Roi à toute sa cour, au retour de la conquête de la Franche-Comté". Un salon de verdure prolongeant les palais royaux avait été la scène en plein air du nouveau chef-d'oeuvre. Félibien nous en a conservé la description enchanteresse que je vous invite à lire dans le Racine de Gustave Larroumet. Le succès fut étourdissant, succès d'émotion, presque de sensiblerie. Le chroniqueur burlesque, l'interminable Robinet remarque dans ses vers sautillants que la cour fut "toute pleine de pleureurs". L'accueil de Paris aux premiers jours de 1675 fut aussi chaleureux que celui de Versailles. Boileau a parlé des pleurs que fait verser "cet heureux spectacle". La critique hargneuse est obligée de se taire et même ce véritable roquet répondant au nom de Barbier d'Ancoeur, ne peut dans son Apollon charlatan que constater avec rage :

Elle fait chaque jour par des torrents de pleurs
Renchérir les mouchoirs aux dépens des pleureurs.

Un Jésuite, en homme avisé - je parle de Pierre de Villiers - soulevant à nouveau le problème de la moralité du théâtre, fait remarquer que l'intérêt est ici concentré sur un rôle de jeune fille, et que "le grand succès de l'Iphigénie a désabusé le public de l'erreur où il étoit qu'une tragédie ne pouvoit se soutenir sans un violent amour". Se doutait-il que la même plume qui avait composé Iphigénie était dans ce moment même occupée à écrire Phèdre ? Or, pour vous dire toute ma pensée, Iphigénie me paraît presque un accident heureux dans la carrière de Racine. De tant de tragédies à sujets grecs, c'est la plus hellénique, et Racine lui-même, reçu naguère à l'Académie, écrit calmement dans sa préface : "Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes. Nos spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce." Pour une fois on ne peut lui reprocher de n'avoir pas suivi la vérité historique, même Eriphyle est justifiée par l'autorité de Pausanias. Racine donnait-il le change, essayait-il ses armes en les déguisant ? A cette pure figure de vierge, dont il fait vibrer l'âme avec une retenue religieuse, que va-t-il

40 Z
5834

(6)



DL 5 10 1931. 13534

donner comme pendant : une femme mûrie par l'amour et par le mal, l'incarnation du péché. Comme par un raffinement de cruauté, ou plutôt par un dualisme qui marque le débat déchirant du poète, Phèdre se fait annoncer par Iphigénie. Et des adversaires semblent le comprendre qui ne restent pas en repos. La cabale avortée d'Iphigénie va préparer celle de Phèdre qui réussit. Un confrère de Racine à l'Académie, Le Clerc, et une méprisable victime de Boileau, Coras, vont montrer à Pradon et aux Bouillon comment on peut tuer un chef-d'oeuvre. Les deux compères arrivent en unissant leurs maigres talents à bâtir une Iphigénie qui monte le 24 mai 1675 sur la scène du théâtre Guénégaud. L'héroïne affublée des oripeaux de Racine et même de Rotrou n'avait point la grâce légère de son aînée : aussi tombait-elle lourdement, en attendant que la flèche d'une épigramme décochée par Racine l'achevât dans le ridicule : Sur l'Iphigénie de Le Clerc :

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs rimant de compagnie,
N'a pas long-temps sourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : "La pièce est de mon crû."
Le Clerc répond : "Elle est mienne, et non vôtre."
Mais aussitôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Racine avait laissé partir ces vers comme en se jouant. Il avait mieux à penser et l'on savait déjà qu'il travaillait à une nouvelle pièce, imitée d'Euripide. Faut-il croire Voltaire qui écrit dans la Préface de Marianne : "Deux années entières suffirent à peine à Racine pour écrire sa Phèdre." Ce témoignage serait intéressant s'il nous était confirmé par un autre que Pradon, à qui Voltaire paraît avoir emprunté le renseignement. Voulant en effet opposer sa propre facilité au pénible travail de Racine, Pradon écrit à la fin de sa préface de Phèdre et Hippolyte que la tragédie de son rival fut d'une composition longue et laborieuse. En réalité nous n'en savons rien. Phèdre est conçue dans le mystère et le secret du coeur racinien et sa naissance prochaine n'est annoncée que dans les derniers mois de 1676 par une lettre de Bayle qui s'est constitué en quelque sorte le gazetier littéraire de l'Europe. C'est lui qui écrit de Sedan le 4 octobre 1676 à Minutoli, à ce moment professeur de belles-lettres à Genève : "M. de Racine travaille à la tragédie d'Hippolyte, dont on attend un grand succès." Mais il est dommage que le secret n'ait pas été gardé jusqu'au jour de la première représentation. Car les ennemis de Racine, à l'affût de ce qui pouvait le perdre, se mirent dès les derniers mois de 1676 à la recherche d'un poète qui pourrait fabriquer, c'est le mot qui convient, une tragédie rivale de celle de Racine, dans une machination renouvelant la cabale d'Iphigénie et le concours poétique qui donna naissance aux deux Bérénice. Mme Deshoulières le trouva en la personne de Pradon. Racine se doute-t-il de ce qui se trame ? Il est peut-être trop absorbé par son nouveau sujet où il y va de tout son être. Phèdre se dessine, sans doute dès la fin de 1675, elle est en devenir. A travers les textes anciens qui retracent sa légende, le poète va la chercher. Il n'est pas toujours facile de refaire son visage, non plus que ceux des autres participants. La préface même de la tragédie indique une longue préparation. Nous y voyons les délibérations, les hésitations de l'écrivain qui fait surgir son personnage de l'histoire et de la poésie. Si Racine a fait toutes les lectures qu'il

rapporte, s'il a comparé ses autorités, s'il a pris soin de vérifier la réalité et la tradition, Phèdre n'a pu se composer en l'espace de trois ou quatre mois. Pour des raisons d'ordre psychologique et technique, je ne suis pas loin de souscrire aux deux années dont parlent Pradon et Voltaire. Racine montre toute la valeur qu'il attache au poème lorsqu'il écrit : "Au reste, je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix." Faut-il aller plus loin encore et dire que Phèdre est l'aboutissement de tout le système racinien, qu'elle a été préparée non seulement par Iphigénie, mais encore par toutes les tragédies qui se succèdent depuis 1667, et qu'elle est le fruit d'un travail de dix ans. Pourtant si Phèdre est l'issue d'une longue maturation, je crois pouvoir marquer que le sujet dans sa conception presque janséniste fut arrêté dès 1675. N'est-ce pas à cette date en effet que Nicole réimprime un troisième volume de ses Essais de morale, son Traité de la Comédie imprimé d'abord en 1659 et par lequel il avait consommé la brouille du poète et de Port-Royal en traitant les dramaturges d'empoisonneurs publics, non des corps, mais des âmes ? Racine avait riposté par des lettres cinglantes. Mais la morsure du remords a cheminé. Il n'est pas impossible que la composition de Phèdre déjà méditée ait été précipitée par une nouvelle lecture du Traité de la Comédie. Je m'expliquerais mal autrement toute la dernière partie de la Préface de Phèdre où le poète met l'accent avec insistance sur les tendances morales de sa tragédie. "Ce que je puis assurer, c'est que je n'ai point fait de pièce où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y sont sévèrement punies. La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même." Et voici les lignes révélatrices : "Il serait à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poètes. Ce serait peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes, célèbres par leur piété et par leur doctrine (l'allusion à Nicole est évidente) qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeraient sans doute plus favorablement si les auteurs songeaient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils vivaient en cela la véritable intention de la tragédie."

En somme ni Voltaire ni Pradon ne paraissent se tromper et nous pouvons après avoir fourni des raisons plus valables affirmer que la composition de Phèdre se situe entre 1675 et 1676 et que, hâtée par le Traité de Nicole réimprimé en 1675, la pièce fut terminée en novembre-décembre 1676. Ces indications nous suffisent pour aborder les circonstances de la représentation, tout en n'éclairant que partiellement ce mystère de la conception de Phèdre, surgie des profondeurs d'une inspiration authentique, comme couronnement d'une oeuvre de dix ans.

Ch. 2) La Représentation de Phèdre et la Cabale.

Ce fut le 1er janvier 1677 qu'eut lieu la première représentation de Phèdre. On s'est demandé où on la donna, dans la salle de l'Hôtel de Bourgogne, ou à Versailles devant la Cour ? Nous n'avons que le témoignage de Brossette en faveur de la seconde hypothèse. Il écrit en effet dans un manuscrit ayant appartenu à Feuillet de Conches : "La première représentation de la Phèdre fut donnée à Versailles devant le Roi et Mme de Montespan. La Champmeslé ne vouloit point absolument réciter ces vers :

... Je ne suis point de ces femmes hardies
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix, etc.

mais M. Racine ne voulut jamais consentir qu'elle les retranchât. Bien des gens les remarquèrent dans la représentation." Brossette semble sûr de son fait, puisqu'il s'appuie sur un événement très particulier. Toutefois je dois avouer que son autorité est sujette à caution. Il donne d'ailleurs lui-même des précisions différentes en ce qui concerne le lieu dans son commentaire de l'épître VII de Boileau : "Cette épître, dit-il, fut composée à l'occasion de la tragédie de Phèdre et Hippolyte, que M. Racine fit représenter pour la première fois le premier jour de l'an 1677 sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne." Il confirme cette assertion d'une manière un peu moins catégorique dans son manuscrit de la Nationale (p. 235) : "La tragédie de M. Racine fut représentée pour la première fois le vendredi 1er janvier de l'année 1677 par les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne (est-ce à l'Hôtel de Bourgogne ?). Le dimanche suivant ceux de la troupe du Roi lui opposèrent la Phèdre de Pradon. M. Despréaux avait conseillé à M. Racine de ne pas faire représenter sa tragédie dans le même temps que Pradon devoit faire jouer la sienne et de la réserver pour un autre temps, afin de ne pas entrer en concurrence avec Pradon. Mais la Champmeslé, qui savoit déjà son rôle, et qui vouloit gagner l'argent, obligea M. Racine à donner sa pièce." Comme l'a remarqué Paul Mesnard, les premières lignes de ce passage sont la reproduction de ce qu'écrivit le Mercure de 1677 : "Le vendredi, premier jour de l'an, les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne donnèrent la première représentation de la Phèdre de M. Racine; et le dimanche suivant ceux de la troupe du Roi lui opposèrent la Phèdre de M. Pradon." Ni le texte du Mercure, ni celui de Brossette n'indiquent si le lieu de la représentation fut Versailles ou Paris. Mais connaissant les habitudes de Donneau de Visé, nous pouvons supposer qu'il aurait dit Versailles d'une manière expresse dans l'affirmative. A plus forte raison La Gazette qui reste muette sur ce point. Il nous faut donc opter pour Paris et la salle de l'Hôtel de Bourgogne. Nous savons déjà que la Champmeslé tient le rôle de Phèdre, elle y a produit un grand effet, à en juger par les vers charmants de Belphégor où La Fontaine cite ce rôle en-premier :

Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?

L'abbé du Bos encore dans ses Réflexions critiques nous apprend que Racine avait enseigné à la Champmeslé la déclamation du rôle de Phèdre "vers par

vers". Nous savons aussi par qui fut tenu le rôle d'Aricie. Dans le sonnet dirigé contre Phèdre, dont nous parlerons tout à l'heure, c'est à coup sûr la d'Ennebaut, grasse, blonde et petite que désigne ce vers :

Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds

Brossette commet encore ici une erreur en parlant de Melle des Oeillets, morte en 1670.

Nous en sommes réduits aux conjectures pour les autres acteurs de la pièce représentant Thésée, Hippolyte, Oenone et Théràmène. Un peu légèrement Aimé Martin attribue les rôles à Champmeslé, à Baron, à Melle Beauval et à Guérin. Il se peut que Champmeslé, habitué à faire les rois, ait été Thésée. Baron et Melle Beauval sont possibles, sinon probables. Mais nous refusons d'admettre Guérin. Songez qu'en 1677 où il épouse la veuve de Molière, il n'est pas encore admis à l'Hôtel de Bourgogne. Il n'a pu tenir ce rôle qu'après la réunion des deux troupes. Il est plus vraisemblable de s'arrêter avec Paul Mesnard au nom d'Hauteroche. Mais qu'importe. Ce qu'il est plus intéressant de connaître, c'est comment les ennemis s'y prirent pour tenir le chef-d'oeuvre en échec; autrement dit la cabale qu'ils montèrent contre Phèdre et qui réussit d'abord beaucoup mieux que celle de l'Iphigénie.

Le complot fut ourdi à l'hôtel de Bouillon, centre mondain de Paris, où régnait en souveraine absolue une des fameuses nièces de Mazarin, de l'escadron Mancini. Orgueilleuse, spirituelle, Marie-Anne Mancini, mariée en 1662 à Godefroy Maurice de la Tour, duc de Bouillon, aimait les réunions savantes et littéraires qu'elle présidait; la duchesse de Bouillon s'érige en adversaire de Racine. On rencontrait chez elle outre son frère le duc de Nevers, Segrais, Boyer, Menage, Benserade, Mme Deshoulières, et parfois le vieux Corneille, tous adversaires de la nouvelle école poétique. Molière et La Fontaine furent également ses familiers. C'était une femme peu commode, à en juger par ce portrait de la main de Saint-Simon, qui s'y connaît : "Elle était le grand justicier du XVIIème siècle, la reine de Paris et de tous les lieux où elle avait été exilée... Mari, enfants, tous les Bouillons, le prince de Conti, le duc de Bourbon, qui ne bougeait, à Paris, de chez elle, tous étaient plus petits devant elle que l'herbe... Elle savait, parlait bien, disputait volontiers, et quelquefois allait à la botte... L'esprit et la beauté la soutinrent, et le monde s'accoutuma à être dominé... Elle était un tribunal avec lequel il fallait compter." Ce tribunal avait d'ailleurs des assesseurs, et au fond c'est Boyer, Segrais, Benserade qui lui ont inspiré son préjugé contre Racine. Son frère Philippe Mancini, duc de Nevers, était poète amateur et bel esprit. Sans les écrivains que nous venons de citer, peut-être aurait-il goûté Racine : n'est-ce pas lui qui choisit Bérénice pour les fêtes de son mariage avec Melle de Thianges en 1670 ? En tout cas dès 1675 il a fait volte face. Après avoir aidé Desmarests de Saint Sorlin dans son pamphlet contre Boileau intitulé Défense du poème héroïque, il encourage sans doute l'Iphigénie de Le Clerc et la cabale contre Racine. Ajoutons à ces deux figures principales les deux Vendômes, déjà monstres de vices, et nous aurons les chefs de la Ligue contre Racine, au témoignage incontesté de Brossette.

Ayant eu vent que Racine préparait un chef-d'oeuvre nouveau à la fin de 1676, ils veulent lui opposer un rival. Ce fut Mme Deshoulières qui

se chargea de dénicher l'oiseau rare. Antoinette du Ligier de La Garde, après avoir étudié le latin, l'italien et l'espagnol, avait épousé en 1651, à 18 ou 17 ans, M. Deshoulières, officier de la suite de Condé. Au lieu de tenir son ménage, elle tenait un bureau d'esprit, rival de Rambouillet, à Bruxelles. Revenue en France elle avait trouvé dans ce que j'appellerai les ducs soupirants Montausier, La Rochefoucauld, Saint-Aignan, Nevers, des admirateurs fervents de son corps et de ses oeuvres. Protégée par les deux, Corneille, elle avait accueilli sans y voir malice les flatteries de Pradon, Normand et Rouennais, jusque-là coupable d'un Pyrame et Thisbé et d'un Tamerlan, en 1674 et 1676. Dans l'avertissement de Tamerlan il avait déjà fait acte de rivalité contre Racine. Il appartenait au monde précieux et était d'une ignorance ridicule à en croire Boileau. Brossette à l'appui du dernier vers de l'épître VII nous conte cette anecdote : "Un jour, au sortir d'une tragédie de Pradon, le prince de Conti, l'ainé, lui faisait observer qu'il avait mis en Europe une ville d'Asie : "Je prie Votre Altesse de m'excuser, aurait répondu Pradon, je ne sais pas bien la chronologie." Ce fut Pradon que Mme Deshoulières choisit et introduisit dans le cercle des Bouillon. On établit le plan de bataille. Les indiscretions ayant appris que Racine allait donner bientôt une Phèdre et Hippolyte à l'Hôtel de Bourgogne, il ne s'agissait que de bâcler une autre Phèdre, qu'on donnerait à la scène rivale de l'Hôtel Guénégaud. La nouvelle pièce fut baptisée Phèdre et Aricie et Pradon travailla si bien sous le rapport de la vitesse qu'il livra sa commande toute cuite et prête à être consommée au bout de trois mois, quarante-huit heures après son rival. Ainsi sa première à lui eut lieu à l'Hôtel Guénégaud le surlendemain de celle de Racine, le dimanche 3 janvier. La date est confirmée par le registre de Lagrange. On raconte que Mme de Bouillon loua les premières loges pour les six premières représentations des deux pièces, dépensant quinze mille livres à ce geste chevaleresque. Si Pradon avait pu, il aurait franchement devancé Racine. Ce qui l'arrêta ce fut de ne pas trouver une actrice pour le premier rôle. Il va même jusqu'à reprocher aux amis de Racine dans la Préface de sa tragédie et ses Nouvelles remarques d'avoir empêché les plus brillantes actrices de Guénégaud d'accepter ce rôle : nous lisons en effet dans la Dissertation sur les tragédies de Phèdre et Hippolyte, publiée par Granet : "Je ne vous dirai point.... s'il est vrai que M. Racine ait eu l'adresse et le pouvoir d'enlever à M. Pradon les principales forces de sa troupe; j'aime mieux croire, comme quelques-uns nous ont voulu persuader, que la crainte de ne pouvoir pas égaler une actrice inimitable (la Champmeslé) a fait refuser le premier emploi dans cette pièce à une personne qui s'en fut sans doute bien acquittée, et que la fierté d'une autre a dédaigné d'accepter ce que la première avait refusé par une prudence un peu trop timide." Nous pensons avec les frères Parfait, que des deux comédiennes récalcitrantes, l'une est Melle Molière, et la seconde Melle de Brie. En fin de compte ce fut Melle du Pin qui accepta de jouer le rôle. Malgré les plaintes de Pradon, Racine n'est pour rien dans cet incident. Il est cependant un autre grief des Nouvelles Remarques qui paraît plus fondé. Pradon y rend grâce à "la bonté et à la justice du Roi, qui avait permis qu'on jouât sa tragédie dans le temps de celle de M. Racine." A l'en croire Racine aurait tout fait pour empêcher la représentation de la tragédie rivale, en faisant refuser la permission royale "de même qu'il avait, par un procédé sans exemple, empêché une autre Iphigénie de paraître dans le temps de la sienne." Et il ne semble pas que Pradon mente. Aurait-il osé dans cette affaire avancer le nom du roi ? Le fait est qu'il revient encore à la charge dans l'épître à Madame la Dauphine

placée en tête de son Régulus :

Phèdre, qu'on étouffait même avant que de naître,
Par l'ordre de Louis sut se faire connoître.

Racine a pour excuse une intrigue soutenue par des adversaires de mauvaise foi qui employaient des moyens déloyaux, mais je ne crois guère que Racine fût terrifié par cette pitoyable tragédie, malgré Pradon qui à la manière de Boileau écrit encore dans sa Préface

La cabale en frémit, et vit en pâlisant
Un second Hippolyte à sa barbe naissant.

Il exagère également en affirmant qu'on a voulu interdire non seulement la représentation, mais encore l'impression de sa pièce : "Mon lecteur, écrit-il, ne pourra pas apprendre sans rire que ces Messieurs veulent ôter la liberté aux auteurs de faire des pièces de théâtre, aux comédiens de les jouer, aux libraires de les imprimer, et même au public d'en juger." Pourtant ni l'impression, ni la représentation permise ne lui apportèrent la gloire qu'il escomptait. Il est vrai que l'argent de la duchesse de Bouillon agit pendant quelque temps. Valincour dit que Racine fut d'abord désespéré et que pendant plusieurs jours Pradon triompha, et que la pièce de Racine fut sur le point de tomber." Mais la lutte ne fut douteuse que pendant un mois. On joua le poème de Pradon du 3 janvier au 31 janvier tous les jours de représentation. Le registre de Lagrange nous apprend qu'une partie de la famille royale fut à la représentation du dimanche 24 janvier, la dixième. Cette pièce fut encore donnée six fois dans le courant de février, cinq fois dans le courant de mai, et ce fut tout. Aussi est-ce avec un sourire que nous accueillons cette nouvelle fanfaronnade des Nouvelles Remarques : "le public me fit justice tout entière pendant trois mois et ne fut point ennuyé de ma tragédie pendant un si long temps." La Cabale cependant dès le 1er janvier 1677 n'avait rien négligé pour faire tomber la Phèdre de Racine. Boileau, le grand allié de Racine, écrit en effet dans l'Avertissement de l'Épître VII: "Mme Deshoulières, amie particulière de Pradon, qui la consultait ordinairement sur ses ouvrages, alla voir la première représentation de la tragédie de M. Racine. Elle revint ensuite souper chez elle avec Pradon et quelques personnes de sa cabale. Pendant tout le repas, on ne parla que de la pièce nouvelle, chacun en porta son jugement avec l'équité que donne la disposition de s'ouvrir la bouche qu'à la critique et de la fermer aux louanges." Autrement dit on déchira Racine à belles dents, et ce fut de ce souper que sortit la guerre des sonnets. Pendant le repas en effet, Mme Deshoulières écrivit ces quatorze vers(1); attribués à tort à Nevers par une lettre de Busy du 30 Janvier 1687:

Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.
Sa nourrice leur fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.

Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime;
Rien ne change son cœur ni son chaste maintien.
La nourrice l'accuse; elle s'en punit bien :
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

(1) On fit aussitôt circuler ces vers. Dès le lendemain, dit Miron, l'abbé Tallemant l'aîné apporta une copie à Madame Deshoulières, qui le reçut sans rien témoigner de la part qu'elle avait au sonnet; et elle fut ensuite la première à le montrer, comme le tenant de l'abbé Tallemant.

Une grosse Aricie, au teint rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes têtens,
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

Il meurt enfin, traîné par ses coursiers ingrats;
Et Phédre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient en se confessant, mourir sur le théâtre. (1)

Hélas ce n'était plus la querelle des Jobelins et des Uranistes. Les amis de Racine, qui croyaient le sonnet du duc de Nevers, s'empressèrent de lui répondre du tac au tac, en se servant des mêmes rimes et en l'affublant du nom de Damon. Madame de Mazarin, sœur du duc de Nevers et de la duchesse de Bouillon, y trouvait aussi son petit paquet, avec une accusation d'inceste plutôt fondée. Les vers étaient vengeurs, audacieux, "rosses", pour ne pas dire terriblement insolents. Je doute qu'ils soient de Racine, ni même de Boileau. Les voici :

Dans un palais doré, Damon, jaloux et blême,
Fait des vers, où jamais personne n'entend rien.
Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien;
Et souvent pour rimer il s'enferme lui-même.

La Muse, par malheur, le hait autant qu'il l'aime;
Il a d'un grand poète et l'air et le maintien.
Il veut jaser de tout et n'en juge pas bien.
Il a pour le Phébus une tendresse extrême.

Une sœur vagabonde aux crins plus noirs que blonds
Va par tout l'univers promener deux têtens,
Dont, malgré son pays, Damon est idolâtre.

Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats,
L'Enéide, à son goût, est de la mort aux rats;
Et, selon lui, Pradon est le Roi du théâtre. (2)

Il faut se rappeler pour comprendre ces vers le procès que le duc de Mazarin avait intenté en 1668 à sa femme, Hortense Mancini et où il avait dénoncé les galanteries du duc de Nevers et sa complicité dans l'évasion de sa sœur.

C'était fort spirituel, mais l'esprit peut coûter cher en ce temps quand il s'exerce aux dépens des grands seigneurs. " On attribue à Racine et à Despréaux, écrit Valincour dans une lettre, cette réponse trop satirique et trop maligne, puisqu'elle va jusqu'à attaquer les moeurs et la personne, ce qui leur attira de terribles inquiétudes (ils n'étaient absolument braves ni l'un ni l'autre et le montrèrent pendant les campagnes militaires comme

(1) Reproduction dans Ed. des Gr. Ecrivains et Henry Lyonnet, Les Premières de Jean Racine, Paris Delagrave
1 vol. in-12

(2) Ibid. Ce second sonnet était l'oeuvre du Chevalier de Nantouillet, du Comte de Firaque, du Marquis d'Éf-
firt, de M. de Guilleragues et de M. de Manicamp, selon Brossette.

historiographes); car M. de Nevers faisait courir le bruit qu'il les faisait chercher partout pour les faire assassiner. Ils étaient l'un et l'autre gens fort susceptibles de peur. "Il ne leur restait qu'à désavouer publiquement et hautement le sonnet incriminé; tout cela pourtant leur valut la protection des Condés. A en croire Valincour, le duc Henri Jules fils du grand Condé leur dit: "Si vous n'avez pas fait le sonnet, venez à l'Hôtel de Condé, où M. le Prince saura bien vous garantir de ces menaces, puisque vous êtes innocens; et si vous l'avez fait, ajoutez-t-il, venez aussi à l'Hôtel de Condé, et M. le Prince vous prendra de même sous sa protection, parce que le sonnet est très plaisant et plein d'esprit". Et selon Brossette le grand Condé, fit dire à Nevers qu'il vengerait comme faites à lui-même les injures qu'on s'aviserait de faire à deux hommes qu'il aimait.

En attendant Damon écumait. Si natura negat facit indignatio versum, et l'indignation et la rage aidant il mat au monde un troisième sonnet roulant sur les mêmes rimes, où il agit le spectre de la bastonnade, et où il oublie quelque peu sa dignité, le noble duc:

Racine et Despréaux, l'air triste et le teint blême,
Viennent demander grâce, et ne confessent rien.
Il faut leur pardonner, parce qu'on est chrétien (il est touché
Mais on sçait ce qu'on doit au Public, à soi-même. au vif)

Damon, pour l'intérêt de cette soeur qu'il aime,
Doit de ces scélérats châtier le maintien :
Car il seroit blâmé de tous les gens de bien,
S'il ne punissait pas leur insolence extrême.

Ce fut une Furie, aux crins plus noirs que blonds,
Qui leur presta du pus de ses affreux têtons
Ce sonnet qu'en secret leur cabale idolâtre,
Vous en serez punis, satyriques ingrats,
Non pas en trahison, d'un sou de mort-aux-rats,
Mais de coups de bâtons donnés en plein théâtre. (1)

Il se garda bien de mettre sa menace à exécution, autrement qu'en sonnet. Il aurait trouvé à qui parler : le Roi lui-même qui venait de nommer Racine et Boileau ses historiographes, et aussi Condé. Aussi nous ne pouvons que croire Brossette lorsque dans sa Remarque sur l'Épître VII de Boileau il constate que "la querelle occasionnée par le sonnet de Mme Deshoulières fut terminée par des personnes de premier rang". Boileau manifesta sa rancune dans son Épître VII, lorsqu'il évoqua "des sots de qualité l'ignorante hauteur".

Qu'advient-il en attendant de la Phédre de Racine ? Nous l'avons quelque peu perdue de vue. Les premiers jours la cabale est victorieuse grâce à la location des premières loges, mais le jugement du public se fait bientôt entendre. Et Racine pouvait se consoler, si plus tard il eut connaissance de cette lettre de Valincour où le critique de la Princesse de Clèves, remettait bien les choses au point et montrait que la défaite passagère était due

(1) Reproduit dans les deux ouvrages cités. On sait que Sanlecque, futur évêque de Bethléem fit un 4e sonnet (voir gr. dor. et Lyonnet):

Dans un coin de Paris, Boileau tremblant et blême
Fut hier bien fretté, quoiqu'il n'en dise rien,
Voilà ce qu'a produit son zèle peu chrétien,
Disant du mal d'autrui, on s'en fait à soi-même

à la maveillance: "Mais que pensez-vous, Monsieur du sort qu'eut la Phèdre de Racine aux cinq ou six premières représentations? Vit-on jamais mieux ce que c'est que la prévention, et jusqu'où la cabale est capable de porter les hommes les plus éclairés? Car il est bien vrai que pendant plusieurs jours Pradon triompha, mais tellement que la pièce de Racine fut sur le point de tomber, et à Paris et à la Cour. Je vis Racine au désespoir. Cependant, si jamais ouvrage parfait fut mis au Théâtre, c'est sa Phèdre; et s'il y eut jamais tragédie impertinente et méprisable de tout point, c'est celle de Pradon". La seconde consolation qu'il a connue fut la septième épître de Boileau adressée par le critique à son ami. Il l'invite à ne pas attacher d'importance aux morsures de l'envie et de la calomnie et place l'éternelle beauté de Phèdre au-dessus d'un éphémère cabale qui n'a aucun droit sur l'avenir:

Le Parnasse françois ennobli par ta veine
Contre tous ces complots sçaura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

Quant à deux autres critiques, Donneau de Visé et Subligny, la position qu'ils adoptent l'un et l'autre est moins nette. Visé a repris le Mercure galant au début de 1677 et il écrit avec beaucoup de justesse (T.I., p. 27-32): "Les deux Phèdre ont attiré la curiosité de tout Paris, mais j'ai peine à concevoir d'où vient qu'on s'est avisé d'en vouloir juger par comparaison de l'une à l'autre, puisqu'elles n'ont rien de commun que le nom des personnages qu'on y fait entrer; car je tiens qu'il y a une forte grande différence à faire, de Phèdre amoureuse du fils de son mari, et de Phèdre qui aime seulement le fils de celui qu'elle n'a pas encore épousé". Il sera plus net encore au mois d'avril quand les connaisseurs ont définitivement abandonné la rue Mazarine pour l'Hôtel de Bourgogne: "M. Racine, constate-t-il, est toujours M. Racine, et ses vers sont trop beaux pour donner à la lecture le même plaisir qu'ils donnent à les entendre réciter au théâtre". Il condamne par contre en termes mesurés la qualité de ceux de Pradon qui a travaillé trop vite et trouve sa tragédie de Phèdre inférieure à celle de son Hippolyte. Subligny est moins franc, et plus réservé. Mais dans sa Dissertation sur les tragédies de Phèdre et Hippolyte il reproche à Racine un Thésée trop crédule, une Phèdre trop effrontée et condamne le récit de Théramène. Il admire presque à contre coeur la beauté de l'oeuvre, dont il écrit assez méchamment: "Je crois que M. Racine n'en a jamais fait aucune où il y ait tant de beautés et tant de défauts qu'en celle-là. "Il est vrai qu'il avoue y trouver "plus de matière d'admiration que de sujet de critique". Sa critique de la forme nous paraît aujourd'hui contestable: "Le style en est fort et majestueux, si vous en ôtez les termes d'impur, d'inceste, d'adultère, de chaste, d'Achéron, paternel et maternel". Nous ne l'approuverons pas non plus quand il trouvera la pièce de Pradon mieux intriguée, et plus apte à surprendre les esprits comme à exciter la curiosité. Il se rattrape heureusement en lui refusant les hautes pensées, le sublime, et l'heureux choix des incidents. Enfin sa critique des vers ne peut que susciter notre sympathie: "J'avouerai sincèrement que je ne me suis point attaché à retenir les méchants vers, parce qu'il aurait fallu charger ma

mémoire de la pièce entière, et qu'il n'y a pas quarante vers supportables en tout ce poème."

Si telles sont les appréciations des connaisseurs, faussées parfois par la rivalité littéraire et les ranunes mesquines, le public, le grand public ne se trompa guère qu'un mois. Il alla voir la pièce de Pradon pour apprendre de quelle façon le rival de Racine avait pu traiter le même sujet, mais bientôt on déserta la rue Guénégaud, pour aller en foule rue Mauconseil où se trouvait l'Hôtel de Bourgogne. Aussi les vers suivants que l'on fit circuler ne valent-ils en définitive que pour le mois de Janvier 1677:

Du soin jaloux qui les occupe
Le public seulement est devenu la dupe.
Au lieu de se détruire, ils se servent tous deux.
Chaque pièce, en effet, se trouve redevable
De son succès trop favorable
A la haine de chacun d'eux.

En tout cas si Racine vit ses ennemis arriver presque à l'abattre il eut aussi la joie à propos de Phèdre de se réconcilier avec Port-Royal. Boileau soumit la pièce à l'examen du grand Arnauld. L'on connaît le mot vrai ou faux sur la chrétienne à qui la grâce a manqué: au dire du critique Geoffroy, peu favorable à Port-Royal, Arnauld n'aurait approuvé Phèdre que parce que les Jésuites la désapprouvaient: "Les Jésuites, affirme-t-il, blâmoient la morale de Phèdre. Dans un de leurs exercices publics ils l'avaient condamnée; il n'en fallut pas davantage au janséniste Arnauld pour l'approuver et la sanctionner." Mais aussi bien que Louis Racine, Valincour atteste l'approbation d'Arnauld: "Arnauld admira la tragédie de Phèdre, et convint que de pareils spectacles ne seraient pas contraires aux bonnes moeurs." Ainsi le vœu émis dans la dernière partie de la préface de Phèdre que nous lisions plus haut est exaucé. Phèdre réconcilie le théâtre et les moeurs, et mieux encore peut-être permet au poète de faire sa paix avec ses maîtres. A d'autres pourtant la moralité de Phèdre a paru moins pure, et ce n'est pas sans un sourire que nous accueillons ce passage de la dissertation de Subligny: "Un crime tel que celui de Phèdre, ne donnant que de très méchantes idées, ne devoit jamais remplir notre scène... J'ai vu les dames les moins délicates n'entendre ces mots, dont la pièce est farcie, qu'avec le dégoût que donnent les termes les plus libres, dont la modestie ne peut s'empêcher de rougir; et je trouverois M. Racine fort dangereux s'il avait fait cette odieuse criminelle aussi aimable et autant à plaindre qu'il en avait envie, puisqu'il n'y a point de vice qu'il ne pût embellir et insinuer agréablement après ce succès." Et Subligny va au comble du ridicule quand il reproche au poète d'avoir méconnu le bel usage de la cour, dont il s'est parfois trop souvenu!

Qu'importe, Phèdre est là, avec toute l'âme de Racine, elle la remplit si entièrement qu'après elle elle ne laisse qu'un vide mal comblé par Esther et Athalie. Lui-même a le sentiment de la supériorité de sa tragédie et il ne croyait pas même l'avoir égalée dans ses tragédies sacrées. Brossette nous rapporte ce souvenir significatif de Boileau: "Je demandai à M. Racine, dit M. Despréaux, quelle était celle de ses tragédies qu'il estimait le plus. Il répondit: "Je suis pour Phèdre, et M. le prince de Conti est pour Athalie. "M. Despréaux nommait aussi Phèdre la première, et Andromaque la seconde."

La pièce parut sous le titre de Phèdre et Hippolyte, tragédie par M. Racine chez Claude Barbin avec un achevé d'imprimer du 15 Mars 1677. Il y eut au moins une autre édition la même année, une troisième en Hollande en 1678 avec la devise quaerendo, en attendant celle de 1680 publiée aussi chez Barbin. Racine donna lui-même en 1687 le seul titre de Phèdre à sa tragédie. Il eut de son vivant sa revanche de la cabale, lorsque les deux troupes de l'Hôtel de Bourgogne et de l'Hôtel de Guénégaud fusionnèrent en 1680. La réunion fut inaugurée le 25 août par une représentation de Phèdre, comme nous l'apprend le registre de La Grange. De même lorsque les comédiens français passent le lundi 18 avril 1689 à la rue des Fossés Saint-Germain des Près, c'est Phèdre qu'ils jouent. C'est Phèdre encore lorsque le 23 avril 1770 ils s'installent aux Tuileries... Et de 1680 à 1955, c'est un triomphe de plus de mille deux cent soixante dix représentations à la Comédie Française. Racine ne se trompait pas, et s'il s'arrête après son chef-d'oeuvre, ce n'est pas seulement parce que la Champmeslé est tombée dans les bras de Clermont-Tonnerre, ni qu'il est touché par la grâce, ni qu'il est absorbé par sa charge d'historiographe, si un nouveau sujet le tenait aux entrailles, rien n'aurait pu l'empêcher de l'écrire; mais il semble qu'après la plus grande oeuvre, accomplie, le poète ayant donné naissance au meilleur de lui-même, n'a plus qu'à mourir comme démiurge, au monde de la tragédie.

Comment a-t-il écrit un chef d'oeuvre, à quelles sources a-t-il puisé, de quelles qualités psychologiques, dramatiques et poétiques a-t-il témoigné, c'est ce que nous allons essayer de préciser.

Ch. 3) La légende de Phèdre et Hippolyte

Le sujet que Racine portait sur le théâtre était l'un des plus anciens que l'on pût trouver. La légende plongeait ses racines dans les lointains de la civilisation hellénique et remontait par delà les temps aux mythes primitifs. Aussi est-il intéressant, sinon indispensable, de la voir se former et se développer avant d'atteindre les formes quasi définitives sous lesquelles Sophocle, Euripide, Ovide ou Sénèque nous l'ont fait connaître. Nous apprécierons mieux ainsi le chemin parcouru par Racine lui-même et la métamorphose d'un mythe pétrifié en sa chair et en son sang. Sans refaire le travail resté inédit d'un professeur d'Aix, M. Gros, sur Phèdre à travers les âges, nous voudrions en reprenant les études si attachantes de M. Séchan, de Louis Méridier et de M. Picard, de M. Winifred Newton sur Le Thème de Phèdre et d'Hippolyte dans la littérature française (Droz, 1939) pour ne point parler de celles de Willem, retracer la naissance des héros (1)

Remarquons dès l'abord que pour l'antiquité Hippolyte est le personnage principal. Il symbolise une figure idéale qui flatte l'imagination hellénique. Favori d'Artémis, victime du ressentiment d'Aphrodite et de l'amour de Phèdre, il incarnera bientôt la jeunesse et la pureté persécutées.

C'est la petite localité de Trézène, en Argolide, baignée par les eaux du Golfe Saronique, surplombée par la presqu'île de Méthana, qui a vu naître la légende. Hippolyte reçoit à l'origine le culte dû à une divinité locale, culte attesté par Diodore de Sicile, Lucien et Pausanias. Pausanias nous apprend qu'il a été institué par Diomède, roi de Trézène à en croire l'Illiade. On lui a consacré un téménos, avec un temple où l'on conserve son antique image. Un prêtre nommé à vie prend soin du sanctuaire où chaque année des sacrifices sont célébrés et où les jeunes filles avant de se marier viennent faire l'offrande d'une boucle de cheveux. On a cru plus tard que ces honneurs étaient destinés à honorer la vertu d'Hippolyte, Artemis étant désireuse d'immortaliser sa mémoire. Mais il est certain que le culte des jeunes filles n'est pas une récompense donnée à un mortel, il suppose l'existence d'un dieu. Et les vers 1425 et suivants de l'Hippolyte euripidien ne font que reprendre un antique rituel. Il est difficile aujourd'hui de déterminer la signification, la valeur première de ce dieu et du culte à lui rendu. Les hypothèses germaniques et anglo-saxonnes nous conviennent à des débouchés d'imagination. Pour Cox Hippolyte est le soleil déclinant et le taureau marin qui provoque sa mort symbolise la nuée orageuse. Pour Pott l'antagonisme de Phèdre et de sa victime est l'image du crépuscule et de la lutte victorieuse engagée par l'ombre contre la lumière. Pour certains, Hippolyte est l'étoile du matin et sa beauté si fraîche dans le ciel encore lunaire et nocturne aiguillonne les désirs passionnés de l'aurore brillante symbolisée par Phèdre. A moins encore que Phèdre soit une personnification de la lune dans sa poursuite du soleil, poursuite qui reste toujours déçue.

Dans toutes ces hypothèses, il n'y a rien de véritablement solide. Tournons-nous plutôt vers le culte de Trézène. Si Hippolyte est honoré par des jeunes filles lui offrant leurs boucles avant leurs noces, l'état d'âme

(1) On pourra se reporter avec fruit à l'Histoire littéraire d'un couple tragique de M. Jean Pommerais faisant suite à ses Aspects de Racine, Paris, Nizet 1954, 1 vol. in 8°

des fiancées doit nous donner l'explication de son caractère dominant. Disons-le, avec Wilamowitz, Hippolyte est l'expression des sentiments des vierges à la veille de leur mariage. Ces mêmes jeunes filles allaient offrir leur balle et leur poupée - elles étaient presque des enfants - à la déesse Artemis. Elles devaient renoncer à ce qui avait fait jusque-là leurs joies les plus douces, pour en connaître de plus graves. Chacune se résigne, non sans tristesse, et "se rendant une fois encore dans le sanctuaire coutumier, elle consacre une boucle de ses cheveux sur l'autel, et fait à la divinité l'offrande fleurie d'elle-même, tandis que ses compagnes chantent l'hymne sacré qu'elle a chanté souvent elle aussi, mais qu'elle ne pourra plus dire, l'hymne de la mort de la jeunesse et de la pureté." Ces dernières lignes empruntées à Wilamowitz à travers M. Séchan (1), sont la clef du héros. Celui-ci n'est que le représentant de ces sentiments et tout nous invite à adopter cette séduisante hypothèse. De là à ce que ces cantilènes pleines de mélancolie aient été finalement interprétées comme des chants de deuil, il n'y a pas loin. N'oublions pas du reste que l'on offrait parfois aux morts des boucles de cheveux. Il y a une évolution, une transposition, dont plusieurs exemples nous sont fournis par la mythologie grecque. Voyez Hyménaios. Il est d'abord un chant de mariage, l'hyménée. Puis la croyance populaire le fait un héros expirant à la fleur de l'âge puis ressuscité par Asclépios, le dieu guérisseur. Celui-ci ne pouvait à son tour qu'être mis en relation avec Hippolyte. Il a lui-même un sanctuaire à Trézène; Epidaure n'est pas loin, et du temps de Pausanias on voyait encore à Epidaure une stèle rapportant qu'Hippolyte avait offert vingt chevaux à Asclépios. En effet il était couramment admis à Trézène qu'Hippolyte n'avait point péri et que même, c'est une version plus tardive, il avait été ravi au ciel, où on le voyait sous la forme apparente de la constellation du Cocher. Ce sont les chants de Naupacte ou Naupactica, poème épique attribué à Karkinos, qui nous parlent pour la première fois de la résurrection du chaste adolescent, dont on fera bientôt dépendre la mort de son amour pour la vertu.

Remarquons que cette version de la résurrection d'Hippolyte traversa la mer, passa en Italie et fut introduite à Aricie, un nom qui nous est familier, par une colonie trézénienne. Il y avait là un génie local régnant sur la forêt, Virbius; les traits analogues entre la divinité grecque et la divinité italique prêtaient au syncretisme : ne disait-on pas que Virbius avait été le premier prêtre de Diane à Némi et que le bois sacré où l'on voyait son image était interdit aux chevaux ? L'assimilation avec Hippolyte fut favorisée par un jeu de mots : on tira son nom de bis vir, vir bis vivus, deux fois vivant ou ressuscité. Les poètes alexandrins du reste en vulgarisant la légende d'Hippolyte ressuscité ont certainement aidé l'imagination populaire au travail. Quoi qu'il en soit Virbius fut un jour confondu avec Hippolyte. Diane, racontait-on, craignant qu'Hippolyte fût traité comme Esculape, foudroyé par Jupiter pour avoir rendu la vie au héros trézénien, Diane avait secrètement transporté son fidèle favori dans le bois d'Aricie, où, vivant sous le nom de Virbius, il demeurerait caché.

(2)
Il faut voir avec Louis Méridier dans cette légende de la résurrection d'Hippolyte un compromis, une tentative pour concilier le caractère primitif du dieu avec la tradition populaire qui, plus tard, l'avait fait descendre à un niveau plus accessible : dieu protecteur de la virginité, il était devenu un héros virginal, ravi, tout jeune encore, à la lumière, victime de sa chasteté. Il est temps en effet que nous voyions apparaître

(1) La légende d'Hippolyte dans l'antiquité, Revue des Etudes Grecques, 1911, t.24, pp.105-151

(2) Etudes et Analyse de l'Hippolyte d'Euripide, Paris, Melloté 1936, t. vol. 1a 8°.

Phèdre dont nous n'avons pas encore parlé. Or le culte d'Aphrodite florissait à Trézène depuis fort longtemps et l'on sait que la déesse y avait au moins trois sanctuaires. Il était inévitable qu'il entrât en conflit avec celui d'Hippolyte que son caractère par contre reliait étroitement à Artemis, également adorée et honorée à Trézène où le temple d'Artemis Lykeia, voisin du théâtre, avait été selon la tradition élevé par Hippolyte. Seulement il se passa un certain temps avant que la déplorable légende du héros prit corps. Il fallut attendre qu'il devint le fils de Thésée. Cette parenté établie est très explicable : n'est-ce pas aux environs de Trézène et à Trézène que s'est développée la légende de Thésée. Né de l'union secrète d'Egée avec la fille de Pitthée Thésée avait vu le jour à Trézène. On sait qu'il a aimé une Amazone, o'est-à-dire une de ces héroïnes à la fois guerrières et chasseresses mises en rapport parfois avec Artémis et dont le caractère se trouvait proche ainsi de celui d'Hippolyte. On appelait en général l'amante de Thésée Antiope, mais la reine des Amazones avait nom Hippolyte. On tint naturellement à admettre qu'Hippolyte, aimée de Thésée, lui avait donné un fils nommé Hippolyte.

D'autre part, héros volage et don juanesque, Thésée ne pouvait s'en tenir à une seule amante. Il avait enlevé et ramené de Crète Ariane, la fille de Minos et de Pésiphaé. C'était une famille illustre, mais malheureuse, où les femmes poursuivies par le courroux de Poséidon ou d'Aphrodite, étaient condamnées à tous les égarements amoureux. Il est vraisemblable que cette légende dédoublée ait provoqué celle de Phèdre, soeur d'Ariane : M. Sichan et Louis Méridier signalent que le nom de Phèdre (la Brillante) rappelle celui d'Aéglé (la Lumière), qui, suivant une légende de Locride, avait succédé à Ariane dans la passion de Thésée.

Naturellement la colère d'Aphrodite tomba encore une fois sur Ariane et sur Phèdre. Pausanias nous rapporte d'après une tradition locale de Trézène que Thésée sur le point d'épouser Phèdre eut peur que son fils Hippolyte n'eût à souffrir du pouvoir des enfants qui lui naîtraient de Phèdre, ou que lui-même ne prit le sceptre à leur place. Aussi, voulant prévenir ce double danger, il fit élever Hippolyte par Pitthée à Trézène même, dans l'espoir qu'un jour il serait souverain du pays. Tout alla bien jusqu'au jour où, après avoir mis à mort Pallas et ses fils révoltés, il se rendit lui-même à Trézène avec Phèdre, pour se purifier. A partir d'ici nous retrouvons le thème classique : Phèdre voyant Hippolyte pour la première fois s'éprend de lui; elle lui fait savoir son amour, mais se voyant méprisée par le jeune homme, elle médite sa ruine. Thésée trompé par ses calomnies, à ce qu'on rapporte, demande à Poséidon de punir son fils. Il est soit livré à un taureau marin, soit mis en pièces par ses propres chevaux. Il faut dire qu'une interprétation plus que fantaisiste du nom d'Hippolyte (déchiré par les chevaux) accrédita cette dernière légende.

Cette fable populaire persista longtemps dans la tradition locale de Trézène où tout rappelle constamment le souvenir du héros. Pausanias se voit montrer sa maison au deuxième siècle après Jésus-Christ. A présent le souvenir de Phèdre était inséparable de celui d'Hippolyte. Leurs deux tombeaux n'étaient guère éloignés l'un de l'autre. A peu de distance de là, au-dessus du stade qui portait le nom d'Hippolyte, on voyait le temple d'Aphrodite. Elle était appelée Catascopia, la surveillante, parce que de son sanctuaire Phèdre venait longuement contempler celui qu'elle chérissait, alors qu'il se livrait à ses exercices. L'on songe irrésistiblement devant ce détail aux vers de la

scène III du Premier acte de Racine où Phèdre languissante exprime ce vœu :

"Quand pourrai-je au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'oeil un char fuyant dans la carrière."

En cet endroit, disait-on, avait poussé un myrte : ses feuilles conservaient encore les trous dont Phèdre les avait percés dans son supplice amoureux, avec une épingle de sa chevelure. Cette légende devait bien finir à son tour par se mêler au culte primitif, et s'imposer au rituel. Les vers 1428 - 1430 d'Euripide en sont la preuve, puisque les jeunes Trézéniennes y rappellent en chantant en l'honneur d'Hippolyte l'amour malheureux de Phèdre.

Jusqu'ici nous n'avons vu la légende que sous sa forme rituelle et archéologique. Il serait temps de nous demander à quelle époque se constitua la fable littéraire des aventures de Phèdre et d'Hippolyte. S'il est difficile de fixer une date précise, il est néanmoins probable que les principaux détails de l'histoire humaine et non plus divine d'Hippolyte furent rassemblés et coordonnés vers le commencement du VIème siècle avant Jésus-Christ dans une oeuvre poétique locale qui inspirera à son tour Polynote et les tragiques athéniens. Car avant le VIème et le Vème siècle les témoignages sont fort peu nombreux. Phèdre est bien nommée au chant XI de l'Odys-sée parmi les femmes célèbres qu'Ulysse regarde passer dans le royaume des trépassés. Elle est nommée par le poète en même temps que Procris, l'épouse infidèle de Céphale, et sa soeur "la belle Ariane, que jadis Thésée emmena de Crète vers la colline de la sainte Athènes, mais sans jouir d'elle, car auparavant Artémis la fit périr dans Dia entourée par les flots, sur l'accusation de Dionysos." Sans doute le nom de Phèdre n'est ici accompagné d'aucun commentaire, mais il faut l'admettre, la place qui lui est assignée par le poète entre Procris et Ariane, nous invite à la considérer comme une victime de l'amour. On peut par conséquent en déduire que le même poète connaissait l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte. Mais peut-on conclure de là que l'histoire soit ancienne ? au contraire tout ce passage de l'Odys-sée est d'une époque plutôt récente, la mention de Dionysos et d'Athènes le prouve : de fait il ne peut être antérieur au VIème siècle. Nous perdions cependant tout à l'heure des chants de Naupacte qui paraissent remonter au début du VIIème siècle et parlent déjà d'Hippolyte ressuscité par Asclépios. Mais le nom de Phèdre en est absent. Pausanias dit bien que ces chants furent composés en l'honneur des femmes et peut-être dans ces conditions Phèdre y a pu trouver une place aujourd'hui effacée. Mais comment lier l'aventure de Phèdre aux traditions de Naupacte ? Il est donc préférable d'admettre avec Louis Méridier que la résurrection d'Hippolyte n'était relatée dans le poème qu'à propos d'Esculape, le dieu guérisseur. Cette mention peut du reste laisser entendre que l'auteur n'ignorait pas la passion de Phèdre fatale à Hippolyte. Mais la légende de Phèdre et Hippolyte n'a pu de toute façon recevoir une réalisation littéraire avant le VIème siècle et avant l'hégémonie locale d'Athènes.

En réalité Athènes joua un plus grand rôle que Trézène, sinon dans l'élaboration de la légende primitive, du moins dans la fixation de sa forme définitive, et c'est ce qu'il nous faut voir avant d'aborder l'étude des formes littéraires de la légende dans l'antiquité. Quand la ville d'Athènes eut placé sous son hégémonie la tétrapole de Marathon, Thésée depuis longtemps honoré dans les bourgades de l'Attique septentrionale, comme à Trézène, fut annexé par les Athéniens en qualité de héros indigène. Au VIème

1961

IMPRIMÉ EN FRANCE

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

